



ETE

2023

FOTOCOPIAS

BELL HOOKS

MARCEL PROUST

DAPHNE DU MAURIER

A PROPOS D'AMOUR

A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN

FLEURS

REBECCA

P.7

P.12

P.18

RETROUVEZ TOUTS LES NUMEROS
SUR REVUEFOTOCOPIAS.COM
CONÇUE PAR CLELIA GUY

17





...

...

Les photos sont du Sud de la France, cet été





Encore un numéro sur l'amour... Peut-on échapper aux règles narratives et romanesques de l'amour que l'on a intégrées passivement durant toute sa jeunesse et s'émanciper toute seule des réflexes patriarcaux inculqués par ses propres parents et l'immense majorité des couples sur cette terre ?

La lecture de bell hooks m'a fait beaucoup de bien. Ses phrases sont simples, souvent évidentes mais il est bon de se les rappeler. Elles sont comme un baume qui apaise et ramollit le coeur. Je retiens surtout qu'aimer est un verbe d'action plus que de pensée. Aimer est une intention qu'on peut glisser dans chaque geste.

L'amour torturé chez Proust est en revanche purement intellectuel et autocentré. Aimer se confond avec interpréter : interpréter un rôle, interpréter les intentions de l'autre. On s'éloigne de la réalité pour rejoindre le roman. On quitte le présent pour analyser le passé et prospecter sur le futur. On devient un mastermind capable de capter le moindre changement émotionnel en soi et chez les autres. L'attention au sentiment amoureux prend tellement de place qu'elle s'immisce dans chaque interaction, chaque lieu, chaque objet. Les passages sélectionnés de Daphné du Maurier parlent des objets hantés par Rebecca. Ils parlent de cette capacité qu'ont les objets à recueillir un souvenir, incarner une présence, constituer une mémoire. C'est le geste, par le contact répété, l'habitude, qui imprime et imprègne la matière.

À la fin de ce numéro, des croquis de différents vêtements qui serrent, compriment, enlacent, accompagnent, soutiennent le corps.

Les photos sont du Sud de la France, cet été.



Enfin, en ce qui concerne les facteurs, l'analyse de variance a permis de constater que les différences de rendement sont dues à des variations de la température et de l'humidité relative, et non à des variations de la durée de la journée.

La durée de la journée n'a eu aucune influence sur le rendement. Les résultats obtenus sont donc indépendants de la durée de la journée. Les variations de rendement sont dues à des variations de la température et de l'humidité relative.

Les résultats obtenus sont donc indépendants de la durée de la journée. Les variations de rendement sont dues à des variations de la température et de l'humidité relative.

Les résultats obtenus sont donc indépendants de la durée de la journée. Les variations de rendement sont dues à des variations de la température et de l'humidité relative.

Les résultats obtenus sont donc indépendants de la durée de la journée. Les variations de rendement sont dues à des variations de la température et de l'humidité relative.



A PROPOS D'AMOUR BELL HOOKS

En souvenir de ce mur, l'artiste m'a confié des clichés de ses graffitis. Depuis notre rencontre, partout où j'ai vécu, j'ai placé ces images au-dessus de l'évier de ma cuisine. Chaque jour, lorsque je bois de l'eau ou que je sors un plat du placard, je me tiens ainsi devant ces clichés qui me rappellent à notre désir d'amour - à notre désir de chercher l'amour, même lorsque l'on désespère de pouvoir jamais le trouver.

Si j'ai été amenée à réfléchir plus profondément au sens de l'amour dans notre culture, c'est bien à cause de la déception et du sentiment omniprésent d'avoir le coeur brisé. Mon désir de trouver l'amour ne m'a pas fait perdre la raison ni la mesure ; il m'a incité à réfléchir davantage, à en parler et à étudier des textes grand public ainsi que des écrits plus sérieux sur le sujet. En parcourant les livres de non-fiction sur cette question, j'ai constaté avec surprise que la grande majorité des livres « cultes », qu'il s'agisse de ceux qui sont utilisés comme ouvrages de référence ou même des plus populaires livres de développement personnel, ont été écrit par des hommes.

Dans la culture populaire, l'amour est toujours affaire de fantasmes.

Il est beaucoup plus facile de parler du manque que de parler d'amour. Il est plus facile d'exprimer la souffrance que de décrire la façon dont il est présent dans nos vies, et le sens qu'il y revêt.

Pour aimer vraiment, nous devons apprendre à mélanger plusieurs ingrédients : soins, affection, reconnaissance, respect, engagement et confiance, ainsi qu'une communication honnête et ouverte.

Ce processus d'investissement par lequel un être aimé prend de l'importance pour nous s'appelle « cathexis ». Dans son livre, Peck souligne à juste titre que la plupart d'entre nous « confondent cathexis et amour ».

L'absence de débat public ou de politique publique sur la pratique de l'amour dans notre culture et dans nos vies fait que l'on se tourne encore vers les livres pour trouver des conseils et des orientations.

Commencer par penser l'amour toujours comme une action plutôt que comme un sentiment, c'est une manière de faire en sorte que toute personne utilisant le mot assume automatiquement sa responsabilité et rende des comptes.

Plus tard, avec d'autres personnes, j'ai avancé l'idée que si c'était un homme qui avait déclaré saisir la chair de sa femme ou de sa petite amie pour la pincer du plus fort qu'il peut chaque fois que celle-ci fait quelque chose qui lui déplaît, tout le monde aurait été consterné. Tout le monde aurait considéré cette manière de faire comme étant à la fois coercitive maltraitante. Pourtant, personne ne semblait

vouloir reconnaître qu'il est mal pour un adulte de blesser un enfant de cette sorte.

L'une des raisons pour lesquelles les femmes se livrent traditionnellement plus que les hommes à des commérages s'explique par le fait que ce comportement est un type d'interaction sociale où elles se sentent à l'aise pour dire ce qu'elles pensent et ressentent vraiment. Bien souvent, plutôt que d'affirmer haut et fort ce qu'elles pensent au moment opportun, les femmes disent ce qui selon elles satisfera la personne qui les écoute. Ensuite, elles se livrent à des commérages, et c'est à ce moment qu'elles expriment leurs véritables pensées. Cette division entre un faux moi inventé pour plaire aux autres et un moi plus authentique perd toute nécessité lorsque l'on développe une réelle confiance en soi.

Même si l'on n'aime pas ce que l'on fait, bien faire son travail nous permet de le quitter de manière sereine et de garder intacte notre estime de soi.

On peut s'offrir à soi-même un amour inconditionnel, qui sert de fondement à l'acceptation et l'affirmation de soi dans la durée. Lorsqu'on se fait ce cadeau précieux, on est alors en mesure de tendre la main aux autres à partir d'un état d'épanouissement et non d'un état de manque. L'un des meilleurs moyens pour apprendre à s'aimer soi-même est de se donner l'amour que l'on rêve en général de recevoir des autres. [...] « Ne t'attends pas à recevoir d'une autre personne l'amour que tu ne te donnes pas à toi-même. »

Parmi les penseurs, penseuses et intellectuelles progressistes, il était beaucoup plus à la mode, cool et acceptable de se dire athée que de déclarer une dévotion passionnée à l'esprit divin. Je ne voulais pas non plus, en parlant de mes croyances spirituelles, que les gens pensent que j'essayais de les convertir, de leur imposer mes croyances de quelque manière que ce soit.

Il s'agit de travailler avec des personnes qu'on admire et qu'on respecte, de s'engager à se consacrer entièrement à certaines relations, en adoptant une vision globale dans laquelle on considère que sa vie et son destin sont intimement liés à ceux de tou.tes les habitant.es de la planète.

Première épître de Jean : « Il n'y a pas de peur dans l'amour ; au contraire, l'amour parfait chasse la peur, car la peur implique une punition. Celui qui éprouve de la peur n'est pas parfait dans l'amour. »

Lorsque l'on a toujours appris à se sentir en lieu sûr dans la similitude, toute différence, quelle qu'elle soit, apparaît comme une menace. Lorsque l'on choisit d'aimer, on choisit de s'opposer à la peur, à l'aliénation et à la séparation. Choisir d'aimer, c'est choisir de se lier - de se retrouver dans l'autre.

« Le nihilisme ne se vainc pas par des arguments ou des analyses, il se dompte par l'amour et l'attention » Cornel West

Le patriarcat, comme tout système de domination (par exemple, le racisme), est une forme de socialisation qui fait croire à tout le monde que, dans toute relation humaine, il existe un inférieur et un supérieur, un fort et un faible, et qu'il

est donc naturel que les puissants dominent les faibles.

Quand on aime, on est toujours prêt.e à se sacrifier pour les autres, mais la cupidité annihile ce penchant.

On ne donne pas assez d'importance à nos amitiés, même lorsqu'on y prend un plaisir réciproque. On les place au second plan, surtout par rapport aux relations romantiques. Or, lorsqu'on dévalorise ses amitiés, on crée un vide sans forcément s'en rendre compte, parce qu'on consacre toute son attention à chercher la bonne personne avec qui entretenir une relation romantique ou parce qu'on accorde toute son attention à un être cher qu'on a choisi.

Comme beaucoup d'hommes libéraux à une époque où le féminisme était déjà répandu, il pensait que les femmes devaient bénéficier d'un accès égal à l'emploi et d'un salaire égal, mais en ce qui concerne le foyer et les affaires de coeur, il en était encore à croire que prendre soin des autres était une activité dévolue aux femmes. Comme beaucoup d'hommes, il en voulait une qui soit « comme sa maman » pour ne pas avoir à faire l'effort de grandir.

La primauté du pouvoir est au coeur de la pensée patriarcale.

Ce pardon nous permet non seulement d'éviter de rejeter la faute sur d'autres, de ne pas les considérer comme la cause de notre manque d'amour persistant, mais il nous permet aussi de faire l'expérience de notre capacité d'agir, de réaliser que nous sommes capables de donner de l'amour et d'en trouver.

Donner nous permet de communier avec tout le monde.

« La pratique de la générosité nous libère du sentiment d'isolement qui naît de l'attachement et de l'avidité ». Sharon Salzberg

Même dans les relations non hétérosexuelles, le paradigme de la meneuse et du suiveur prévaut souvent, une personne assumant le rôle jugé féminin et une autre le rôle désigné masculin.

« Aimer quelqu'un ne relève pas seulement de la puissance d'un sentiment - mais d'une décision, d'un jugement, d'une promesse. [...] Un sentiment peut faire irruption comme il peut disparaître. » Fromm

Dans une société patriarcale, la pression exercée sur les hommes pour qu'ils soient « performants » sur le plan sexuel est si forte que la satisfaction qu'ils trouvent à rencontrer une personne dont ils obtiennent du plaisir l'emporte sur tout le reste.

Nous nous sentons toutes et tous mal à l'aise avec les expressions conventionnelles que nous utilisons pour parler d'amour romantique. Nous avons toutes et tous le sentiment que ces expressions et la pensée qui les sous-tend sont l'une des raisons pour lesquelles nous nous sommes engagé.es dans des relations qui n'ont pas fonctionné. Avec le recul, nous constatons que, dans une large mesure, la façon dont nous parlons de ces liens préfigurait ce qui s'est passé.

J'ai appris qu'on peut rencontrer l'amour véritable et que notre vie peut être transformée par une telle rencontre, même si celle-ci ne débouche pas sur du plaisir sexuel, un engagement dans une relation de couple ou même un contact durable.

Plusieurs couples avec lesquels j'ai discuté et qui ont trouvé l'amour véritable aiment raconter que l'un.e d'entre eux n'a pas du tout trouvé l'autre attirant.e lors de la première rencontre, même s'il ou elle se sentait mystérieusement lié.e à cette personne.

Cet homme tient de la suprématie blanche que toutes les personnes de couleur représentent une menace, quel que soit leur comportement. Il tient du capitalisme que sa propriété doit être protégée à tout prix. Il tient du patriarcat qu'on prouve sa masculinité en étant déterminé à vaincre la peur par l'agression ; qu'il ne serait pas viril de poser des questions avant d'agir. Les médias de masse nous annoncent ensuite la nouvelle dans leur novlangue presque joviale et festive, comme s'il n'y avait rien de tragique dans cet événement, comme si le sacrifice d'une jeune vie était nécessaire pour préserver la morale des propriétaires et l'honneur du patriarcat blanc. Les téléspectateurs et téléspectatrices sont encouragés à éprouver de la sympathie pour ce propriétaire blanc qui a commis une erreur. Le fait que cette erreur ait conduit à la mort violente d'un jeune homme innocent n'est pas pris en compte ; le récit est formulé de manière que l'on s'identifie à celui qui a commis l'erreur, et nous amène à réfléchir à ce que nous aurions dû toutes et tous faire pour « protéger à tout prix notre propriété quand on la sentait menacée ». Voilà à quoi ressemble le culte de la mort.

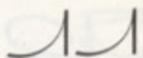
« Lorsque l'on est obsédé par l'idée que la mort se cache partout et nous attend en embuscade, on ne rend pas la mort plus réelle, mais la vie moins réelle. [...] La mort opère alors au milieu de la vie, non pas à la fin de la vie, mais plutôt sous la forme d'une peur de vivre. » Merton

Accepter la mort en faisant preuve d'amour, c'est accepter la réalité de l'inattendu, des événements sur lesquels on n'a aucune prise. L'amour nous donne la force de lâcher prise. L'amour nous donne la force de lâcher prise. S'angoisser et s'inquiéter sans fin quant à la réalisation de nos objectifs ou de nos projets ne nous sert à rien. La mort est toujours là pour nous rappeler que nos projets sont éphémères. En apprenant à aimer, on apprend à accepter le changement.

La figure de l'individu robuste qui ne dépend d'aucun autre n'existe que parce que l'on vit dans une culture de la domination où quelques privilégiés s'accaparent les ressources mondiales alors que la plupart des gens doivent s'en passer au quotidien. [...] Les touristes occidentaux et occidentales qui se rendent dans les pays les plus pauvres sont stupéfaits de découvrir le degré de communion entre les habitants de ces pays.

Le fait de tendre la main vers le divin me rappelle toujours aux limites de la pensée et de la volonté humaines.

Cette pratique de l'abandon, du lâcher-prise, nous fait accéder à une forme de compassion, de sympathie envers soi-même et envers les autres.



Quand on aime, on évite à son cœur d'être retenu captif par la peur. En effet, le désir de pouvoir s'enracine dans une peur intense, car le pouvoir nous donne l'illusion d'avoir triomphé de la peur et de notre besoin d'amour.

L'amour ne fait pas disparaître les difficultés, il nous donne les moyens d'y faire face tout en favorisant notre épanouissement.



Il est difficile en effet à chacun de nous de calculer exactement à quelle échelle ses paroles ou ses mouvements apparaissent à autrui ; par peur de nous exagérer notre importance et en grandissant dans des proportions énormes le champ sur lequel sont obligés de s'étendre les souvenirs des autres au cours de leur vie, nous nous imaginons que les parties accessoires de notre discours, de nos attitudes, pénètrent à peine dans la conscience, à plus forte raison ne demeurent pas dans la mémoire de ceux avec qui nous causons.

La manière chercheuse, anxieuse, exigeante que nous avons de regarder la personne que nous aimons, notre attente de la parole qui nous donnera ou nous ôtera l'espoir d'un rendez-vous pour le lendemain, et, jusqu'à ce que cette parole soit dite, notre imagination alternative, sinon simultanée, de la joie et du désespoir, tout cela rend notre attention en face de l'être aimé, trop tremblante pour qu'elle puisse obtenir de lui une image bien nette. Peut-être aussi cette activité de tous les sens à la fois et qui essaye de connaître avec les regards seuls ce qui est au-delà d'eux, est-elle trop indulgente aux mille formes, à toutes les saveurs, aux mouvements de la personne vivante que d'habitude, quand nous n'aimons pas, nous immobilisons. Le modèle chéri, au contraire, bouge ; on n'en a jamais que des photographies manquées.

[...] Tout autour de moi, ce charme, dans mon souvenir, je le perçois encore. Est-ce parce que, ces jours où M. et Mme Swann m'invitaient à déjeuner, pour sortir ensuite avec eux et Gilberte, j'imprimais avec mon regard, - pendant que j'attendais seul - sur le tapis, sur les bergères, sur les consoles, sur les paravents, sur les tableaux, l'idée gravée en moi que Mme Swann, ou son mari, ou Gilberte allaient entrer ? Est-ce parce que ces choses ont vécu depuis dans ma mémoire à côté des Swann et ont fini par prendre quelque chose d'eux ? Est-ce parce que, sachant qu'ils passaient leur existence au milieu d'elles, je faisais de toutes comme les emblèmes de leur vie particulière, de leurs habitudes dont j'avais été trop longtemps exclu pour qu'elles ne continuassent pas à me sembler étrangères même quand on me fit la faveur de m'y mêler ?

Nous seuls pouvons, par la croyance qu'elles ont une existence à elles, donner à certaines choses que nous voyons une âme qu'elles gardent ensuite et qu'elles développent en nous.

De même ceux qui produisent des oeuvres géniales ne sont pas ceux qui vivent dans le milieu le plus délicat, qui ont la conversation la plus brillante, la culture la plus étendue, mais ceux qui ont eu le pouvoir, cessant brusquement de vivre pour eux-mêmes, de rendre leur personnalité pareille à un miroir, de telle sorte que leur vie, si médiocre d'ailleurs qu'elle pouvait être mondainement et même, dans un certain sens, intellectuellement parlant, s'y reflète, le génie consistant dans le pouvoir réfléchissant et non dans la qualité intrinsèque du spectacle reflété.

Seul je continuais à fabriquer les propos qui eussent été capables de plaire aux Swann et pour donner plus d'intérêt au jeu, je tenais la place de ces partenaires absents, je me posais à moi-même des questions fictives choisies de telle façon que mes traits brillants ne leur servissent que d'heureuse repartie. Silencieux, cet exercice était pourtant une conversation et non une méditation, ma solitude une vie de salon mentale où c'était non ma propre personne mais des interlocuteurs imaginaires qui gouvernaient mes paroles et où j'éprouvais à former, au lieu des pensées que je croyais vraies, celles qui me venaient sans peine, sans régression du dehors vers le dedans, ce genre de plaisir tout passif que trouve à rester tranquille quelqu'un qui est alourdi par une mauvaise digestion.

Je tâchais même d'être « objectif » et pour cela de bien tenir compte de la disproportion qui existait entre l'importance qu'avait pour moi Gilberte et celle non seulement que j'avais pour elle, mais qu'elle-même avait pour les autres êtres que moi, disproportion qui si je l'eusse omise eût risqué de me faire prendre une simple amabilité de mon amie pour un aveu passionné, une démarche grotesque et avilissante de ma part pour le simple et gracieux mouvement qui vous dirige vers de beaux yeux. Mais je craignais aussi de tomber dans l'excès contraire, où j'aurais vu dans l'arrivée inexacte de Gilberte à un rendez-vous, dans un mouvement de mauvaise humeur, une hostilité irrémédiable.. Je tâchais de trouver entre ces deux optiques également déformantes celle qui me donnerait la vision juste des choses ; les calculs qu'il me fallait faire pour cela me distraient un peu de ma souffrance ; et soit par obéissance à la réponse des nombres, soit que je leur eusse fait dire ce que je désirais, je me décidai le lendemain à aller chez les Swann [...].

Dès les derniers jours de l'année cette lettre me parut probable. Elle ne l'était peut-être pas, mais, pour peu que nous la croyions telle, le désir, le besoin que nous en avons suffit. Le soldat est persuadé qu'un certain délai indéfiniment prolongeable lui sera accordé avant qu'il soit tué, le voleur, avant qu'il soit pris, les hommes en général, avant qu'ils aient à mourir. C'est là l'amulette qui préserve les individus - et parfois les peuples - non du danger mais de la peur du danger, en réalité de la croyance au danger, ce qui dans certains cas permet de les braver sans qu'il soit besoin d'être brave. Une confiance de ce genre et aussi peu fondée soutient l'amoureux qui compte sur une réconciliation, sur une lettre. Pour que je n'eusse pas attendu celle-là, il eût suffi que j'eusse cessé de la souhaiter. Si indifférent qu'on sache que l'on est à celle qu'on aime encore, on lui prête une série de pensées - fussent-elles d'indifférence -, une intention de les manifester, une complication de vie intérieure où l'on est l'objet peut-être d'une antipathie, mais aussi d'une attention permanentes.

Je pleurais mais je trouvais le courage, je connaissais la douceur, de sacrifier le bonheur d'être auprès d'elle à la possibilité de lui paraître agréable un jour, un jour où, hélas! lui paraître agréable me serait indifférent.

Sous la profusion des porte-bonheur en saphir, des trèfles à quatre feuilles d'émail, des médailles d'argent, des médaillons d'or, des amulettes de turquoise, des chaînettes de rubis, des châtaignes de topaze, il y avait dans la robe elle-même un tel dessin colorié poursuivant sur un empîcement

rapporté son existence antérieure, telle rangée de petits boutons de satin qui ne boutonnaient rien et ne pouvaient pas se déboutonner, une soutache cherchant à faire plaisir avec la minutie, la discrétion d'un rappel délicat, lesquels, tout autant que les bijoux, avaient l'air - n'ayant sans cela aucune justification possible - de déceler une intention, d'être un gage de tendresse, de retenir une confiance, de répondre à une superstition, de garder le souvenir, d'une guérison, d'un vœu, d'un amour ou d'une philippine.

Ce qu'on recule maintenant de jour en jour, ce n'est plus la fin de l'intolérable anxiété causée par la séparation, c'est le recommencement redouté d'émotions sans issue.

Or, les souvenirs d'amour ne font pas exception aux lois générales de l'habitude. Comme celle-ci affaiblit tout, ce qui nous rappelle le mieux un être, c'est justement ce que nous avons oublié (parce que c'était insignifiant et que nous lui avons ainsi laissé toute sa force). C'est pourquoi la meilleure part de notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre ou dans l'odeur d'une première flambée, partout où nous retrouvons de nous-même ce que notre intelligence, n'en ayant pas l'emploi, avait dédaigné, la dernière réserve du passé, la meilleure, celle qui quand toutes nos larmes semblent taries, sait nous faire pleurer encore.

Mais enfin le plaisir spécifique du voyage n'est pas de pouvoir descendre en route et s'arrêter quand on est fatigué, c'est de rendre la différence entre le départ et l'arrivée non pas aussi insensible, mais aussi profonde qu'on peut, de la ressentir dans sa totalité, intacte, telle qu'elle était en nous quand notre imagination nous portait du lieu où nous vivions jusqu'au cœur d'un lieu désiré, en un bond qui nous semblait moins miraculeux parce qu'il franchissait une distance que parce qu'il unissait deux individualités distinctes de la terre, qu'il menait d'un nom à un autre nom ; et que schématise (mieux qu'une promenade où, comme on débarque où l'on veut il n'y a guère plus d'arrivée) l'opération mystérieuse qui s'accomplissait dans ces lieux spéciaux, les gares, lesquelles ne font presque pas partie de la ville mais contiennent l'essence de sa personnalité de même que sur un écriteau signalétique elles portent son nom.

Mais contempler ce store me paraissait admirable et je n'eusse pas pris la peine de répondre à qui eût voulu me détourner de ma contemplation.

[...] je me réfugiais au plus profond de moi-même, je m'efforçais d'émigrer dans des pensées éternelles, de ne laisser rien de moi, rien de vivant, à la surface de mon corps - insensibilisée comme l'est celle des animaux qui par inhibition font les morts quand on les blesse -, afin de ne pas trop souffrir dans ce lieu où mon manque total d'habitude m'était rendu plus sensible [...].

[dans l'ascenseur de l'hôtel] J'appliquais à son visage rendu indécis par le crépuscule, le masque de mes rêves les plus passionnés, mais lisais dans son regard tourné vers moi l'horreur de mon néant. Cependant pour dissiper, au cours de l'interminable ascension, l'angoisse mortelle que j'éprouvais à traverser en silence le mystère de ce clair-obscur sans poésie, éclairé d'une seule rangée verticale de verrières qui faisait l'unique water-closet de chaque étage, j'adressai la parole au jeune organiste, artisan de mon voyage et compagnon

de ma captivité, lequel continuait à tirer les registres de son instrument et à pousser les tuyaux. Je m'excusai de tenir autant de place, de lui donner tellement de peine, et lui demandai si je ne le gênais pas dans l'exercice d'un art, à l'endroit duquel pour flatter le virtuose, je fis plus que manifester de la curiosité, je confessai ma prédilection. Mais il ne me répondit pas, soit étonnement de mes paroles, attention à son travail, souci de l'étiquette, dureté de son ouïe, respect du lieu, crainte du danger, paresse d'intelligence ou consigne du directeur.

C'est notre attention qui met des objets dans une chambre, et l'habitude qui les en retire, et nous y fait de la place.

Car ma raison savait que l'habitude - l'habitude qui allait assumer maintenant l'entreprise de me faire aimer ce logis inconnu, de changer la place de la glace, la nuance des rideaux, d'arrêter la pendule - se charge aussi bien de nous rendre chers les compagnons qui nous avaient déplu d'abord, de donner une autre forme aux visages, de rendre sympathique le son d'une voix, de modifier l'inclination des cœurs.

Au cours de nos promenades, elle nous avait vanté sa grande intelligence, surtout son bon cœur ; déjà je me figurais qu'il allait se prendre de sympathie pour moi, que je serais son ami préféré et quand, avant son arrivée, sa tante laissa entendre à ma grand'mère qu'il était malheureusement tombé dans les griffes d'une mauvaise femme dont il était fou et qui ne le lâcherait pas, comme j'étais persuadé que ce genre d'amour finissait fatalement par l'aliénation mentale, le crime et le suicide, pensant au temps si court qui était réservé à notre amitié, déjà si grande dans mon cœur sans que je l'eusse encore vu, je pleurai sur elle et sur les malheurs qui l'attendaient comme sur un être cher dont on vient de nous apprendre qu'il est gravement atteint et que ses jours sont comptés.

J'étais dans une de ces périodes de la jeunesse, dépourvues d'un amour particulier, vacantes, où partout - comme un amoureux, la femme dont il est épris - on désire, on cherche, on voit la Beauté. Qu'un seul trait réel - le peu qu'on distingue d'une femme vue de loin, ou de dos - nous permette de projeter la Beauté devant nous, nous nous figurons l'avoir reconnue, notre cœur bat, nous pressons le pas, et nous resterons toujours à demi persuadés que c'était elle, pourvu que la femme ait disparu : ce n'est que si nous pouvons la rattraper que nous comprenons notre erreur.

[...] l'amour - par conséquent la crainte - de la foule étant un des plus puissants mobiles chez tous les hommes, soit qu'ils cherchent à plaire aux autres ou à les étonner, soit à leur montrer qu'ils les méprisent. Chez le solitaire, la claustration même absolue et durant jusqu'à la fin de la vie, a souvent pour principe un amour déréglé de la foule qui l'emporte tellement sur tout autre sentiment que, ne pouvant obtenir quand il sort l'admiration de la concierge, des passants, du cocher arrêté, il préfère n'être jamais vu d'eux, et pour cela renoncer à toute activité qui rendrait nécessaire de sortir.

Et c'était par conséquent toute sa vie qui m'inspirait du désir ; désir douloureux, parce que je le sentais irréalisable, mais enivrant, parce que ce qui avait été jusque-là ma vie ayant brusquement cessé d'être ma vie totale, n'étant plus qu'une petite partie de l'espace étendu devant moi que je brûlais

de couvrir, et qui était fait de la vie de ces jeunes filles, m'offrait ce prolongement, cette multiplication possible de soi-même, qui est le bonheur.

Or, chaque fois que l'image de femmes si différentes pénètre en nous, à moins que l'oubli ou la concurrence d'autres images ne l'élimine, nous n'avons de repos que nous n'ayons converti ces étrangères en quelque chose qui soit pareil à nous, notre âme étant à cet égard douée du même genre de réaction et d'activité que notre organisme physique, lequel ne peut tolérer l'immixtion dans son sein d'un corps étranger sans qu'il s'exerce aussitôt à digérer et assimiler l'intrus.

Après tout, me disais-je, peut-être le plaisir qu'on a eu à l'écrire n'est-il pas le critérium infaillible de la valeur d'une belle page ; peut-être n'est-il qu'un état accessoire qui s'y surajoute souvent, mais dont le défaut ne peut préjuger contre elle. Peut-être certains chefs-d'oeuvre ont-ils été composés en bâillant.

Variation d'une croyance, néant de l'amour aussi, lequel, préexistant et mobile, s'arrête à l'image d'une femme simplement parce que cette femme sera presque impossible à atteindre. Dès lors on pense moins à la femme qu'on se représente difficilement, qu'aux moyens de la connaître. Tout un processus d'angoisses se développe et suffit pour fixer notre amour sur elle qui en est l'objet à peine connu de nous. L'amour devient immense, nous ne songeons pas combien la femme réelle y tient peu de place. Et si tout d'un coup, comme au moment où j'avais vu Elstir s'arrêter avec les jeunes filles, nous cessons d'être inquiets, d'avoir de l'angoisse, comme c'est elle qui est tout notre amour, il semble brusquement qu'il se soit évanoui au moment où nous tenons enfin la proie à la valeur de laquelle nous n'avons pas assez pensé.

L'existence n'a guère d'intérêt que dans les journées où la poussière des réalités est mêlée de sable magique, où quelque vulgaire incident devient un ressort romanesque.

Au fur et à mesure que je me rapprochais de la jeune fille, et la connaissais davantage, cette connaissance se faisait par soustraction, chaque partie d'imagination et de désir étant remplacée par une notion qui valait infiniment moins [...].

De quel morne ennui est empreinte la vie des gens qui par paresse ou timidité, se rendent directement en voiture chez des amis qu'ils ont connus sans avoir d'abord rêvé d'eux, sans jamais oser sur le parcours s'arrêter auprès de ce qu'ils désirent !

Devenu différent par le fait de sa présence même, quand je me trouvai de nouveau avec Albertine, je lui dis tout autre chose que ce que j'avais projeté. Puis me souvenant de la tempe enflammée, je me demandais si Albertine n'appréciait pas davantage une gentillesse qu'elle saurait être désintéressée. Enfin j'étais embarrassé devant certains de ses regards, de ses sourires. Ils pouvaient signifier moeurs faciles mais aussi gaieté un peu bête d'une jeune fille sémillante mais ayant un fond d'honnêteté. Une même expression, de figure comme de langage, pouvant comporter diverses acceptions, j'étais hésitant comme un élève devant les difficultés d'une version grecque.

[...] c'est que dans les périodes de ma vie où je n'étais pas amoureux et où je désirais de l'être, je ne portais pas seulement en moi un idéal physique de beauté qu'on a vu que je reconnaissais de loin dans chaque passante assez éloignée pour que ses traits confus ne s'opposassent pas à cette identification, mais encore le fantôme moral - toujours prêt à être incarné - de la femme qui allait être éprise de moi, me donner la réplique dans la comédie amoureuse que j'avais tout écrite dans ma tête depuis mon enfance et que toute jeune fille aimable me semblait avoir la même envie de jouer, pourvu qu'elle eût aussi un peu le physique de l'emploi.

Je savais maintenant que j'aimais Albertine ; mais hélas ! je ne me souciais pas de le lui apprendre. C'est que, depuis le temps des jeux aux Champs-Élysées, ma conception de l'amour était devenue différente si les êtres auxquels s'attachait successivement mon amour demeuraient presque identiques. D'une part l'aveu, la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour ; ni celui-ci, une réalité extérieure mais seulement un plaisir subjectif. Et ce plaisir, je sentais qu'Albertine ferait d'autant plus volontiers ce qu'il fallait pour l'entretenir qu'elle ignorerait que je l'éprouvais.

Je savais maintenant que j'aimais Albertine ; mais hélas ! je ne me souciais pas de le lui apprendre. C'est que, depuis le temps des jeux aux Champs-Élysées, ma conception de l'amour était devenue différente si les êtres auxquels s'attachait successivement mon amour demeuraient presque identiques. D'une part l'aveu, la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour ; ni celui-ci, une réalité extérieure mais seulement un plaisir subjectif. Et ce plaisir, je sentais qu'Albertine ferait d'autant plus volontiers ce qu'il fallait pour l'entretenir qu'elle ignorerait que je l'éprouvais.

Je savais maintenant que j'aimais Albertine ; mais hélas ! je ne me souciais pas de le lui apprendre. C'est que, depuis le temps des jeux aux Champs-Élysées, ma conception de l'amour était devenue différente si les êtres auxquels s'attachait successivement mon amour demeuraient presque identiques. D'une part l'aveu, la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour ; ni celui-ci, une réalité extérieure mais seulement un plaisir subjectif. Et ce plaisir, je sentais qu'Albertine ferait d'autant plus volontiers ce qu'il fallait pour l'entretenir qu'elle ignorerait que je l'éprouvais.

Je savais maintenant que j'aimais Albertine ; mais hélas ! je ne me souciais pas de le lui apprendre. C'est que, depuis le temps des jeux aux Champs-Élysées, ma conception de l'amour était devenue différente si les êtres auxquels s'attachait successivement mon amour demeuraient presque identiques. D'une part l'aveu, la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour ; ni celui-ci, une réalité extérieure mais seulement un plaisir subjectif. Et ce plaisir, je sentais qu'Albertine ferait d'autant plus volontiers ce qu'il fallait pour l'entretenir qu'elle ignorerait que je l'éprouvais.

Je savais maintenant que j'aimais Albertine ; mais hélas ! je ne me souciais pas de le lui apprendre. C'est que, depuis le temps des jeux aux Champs-Élysées, ma conception de l'amour était devenue différente si les êtres auxquels s'attachait successivement mon amour demeuraient presque identiques. D'une part l'aveu, la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour ; ni celui-ci, une réalité extérieure mais seulement un plaisir subjectif. Et ce plaisir, je sentais qu'Albertine ferait d'autant plus volontiers ce qu'il fallait pour l'entretenir qu'elle ignorerait que je l'éprouvais.

Je savais maintenant que j'aimais Albertine ; mais hélas ! je ne me souciais pas de le lui apprendre. C'est que, depuis le temps des jeux aux Champs-Élysées, ma conception de l'amour était devenue différente si les êtres auxquels s'attachait successivement mon amour demeuraient presque identiques. D'une part l'aveu, la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour ; ni celui-ci, une réalité extérieure mais seulement un plaisir subjectif. Et ce plaisir, je sentais qu'Albertine ferait d'autant plus volontiers ce qu'il fallait pour l'entretenir qu'elle ignorerait que je l'éprouvais.



« Si seulement on pouvait inventer quelque chose, dis-je vivement, qui conserve un souvenir dans un flacon, comme un parfum, et qui ne s'évapore, ne s'affadisse jamais. Quand on en aurait envie, on pourrait déboucher le flacon et on revivrait l'instant passé. »

Je devais être la première à revêtir cet imperméable depuis qu'on s'était servi du mouchoir. Celle qui portait ce manteau alors était grande, mince, plus large d'épaules que moi, car je l'avais trouvé trop ample et trop long, et les manches me tombaient sur les mains. Quelques boutons manquaient. Elle n'avait pas pris la peine de le fermer. Elle l'avait jeté sur ses épaules, comme une cape, ou l'avait porté négligemment ouvert, les mains dans les poches. Il y avait une trace rose sur le mouchoir. Un peu de rouge à lèvres. Elle s'était essuyé les lèvres avec, puis l'avait roulé en boule et remis dans sa poche. Je m'essuyai les doigts au mouchoir et, ce faisant, sentis un vague parfum en émaner. Un parfum que je reconnaissais, un parfum que j'avais déjà respiré. Je fermai les yeux, essayant de me rappeler.

Je tendis la main et touchai les brosses. Il y en avait une plus usée que ses soeurs. Je comprenais très bien cela. Il y a toujours une brosse dont on se sert davantage.

Je quittai le pouf et touchai du doigt la robe de chambre. Je ramassai les mules et les tins dans ma main. J'étais pleine d'une horreur croissante qui confinait au désespoir. Je touchai le dessus-de-lit, suivis du doigt le monogramme brodé sur la pochette de satin étalée sur l'oreille. J'en sortis la chemise de nuit abricot, légère comme une aile d'insecte. Je la posais contre ma joue. Elle était froide, tout froide. Mais un vague reste de parfum y logeait encore. Le parfum des azalées blanches. Je la repliai et la remis dans sa pochette, et, ce faisant, je m'aperçus, avec un douloureux pincement au coeur, que la chemise était chiffonnée, on ne l'avait pas repassée depuis qu'elle avait été portée.

« On ne croirait pas qu'elle est partie depuis si longtemps, à voir tout cela, n'est-ce pas ? On croirait qu'elle vient de sortir et qu'elle va rentrer ce soir même. » Mrs Danvers

Je restai un moment à contempler le placard ouvert et le lit vide, et le plateau du thé sur la table. Je les regardai, les enregistrant à jamais dans ma pensée, me demandant d'où ces choses tenaient leur pouvoir de me toucher, de m'attrister, comme des enfants qui voudraient m'empêcher de partir.



14. Subject Name
15. Subject's gender
16. Subject's birth date

21





mes mains, les mains dans les poches. Il y avait une trace
de la machine. Les gens de chez le bar. Elle a été
dans les mains de son père, elle avait été en train de venir
dans sa poche. Je m'imaginais les doigts au moment de se
lever, comme un visage parvenu en fin de course. On parle que je
m'occupais, un parfum que j'avais déjà senti. Je fermais
les yeux, essayant de me rappeler.

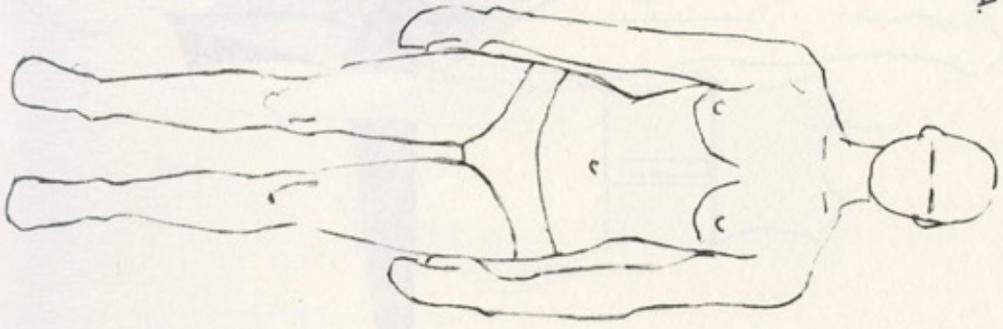
Je voyais le visage et touchais les cheveux. Il y avait une plus
une fois une autre. Je comprenais très bien cela. Il y a
toujours une brève nuit en un seul moment.

Je voyais le pied et touchais du bout le côté de chambre. Je
sentais les mains et les bras dans mes mains. J'étais debout
d'une hauteur considérable qui m'aidait au moment. Je tou-
chais le dessus de la table du bout le moment de la table
ou la poignée de son bras sur l'oreille. J'en sortis le che-
min de nuit abrupt, léger comme une aile d'oiseau. Je
le pouvais sentir sur moi. Elle avait touché, tout vide. Mais
un regard dans la nuit. Je regardais. Le parfum des
arbres blancs. Je le regardais et je sentais dans sa poche
et, ce faisant, je m'occupais, dans un moment de moment
sur tout, que la chambre était vide. Ce n'était pas
m'occuper d'elle qu'elle avait été partie.

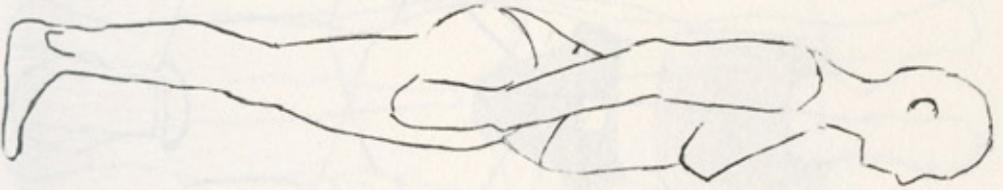
« Ce n'est pas que c'est la partie de la nuit. Je m'occupais
à voir tout cela. C'est ce que ? Ce moment qu'elle avait de
voir et qu'elle m'occupait de voir. » Mrs. Curran

Je voyais un moment à contempler le silence et le
à voir, et le plaisir de voir sur la table. Je les regardais, les
m'occupais à voir dans mes mains, me demandant d'un
côté d'être leur pouvoir de me toucher, de m'occu-
per, comme des enfants qui voudraient m'occuper de
voir.

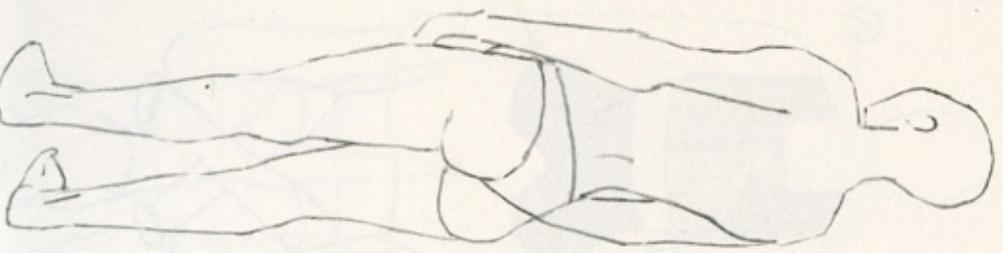
1.A.



1.B.

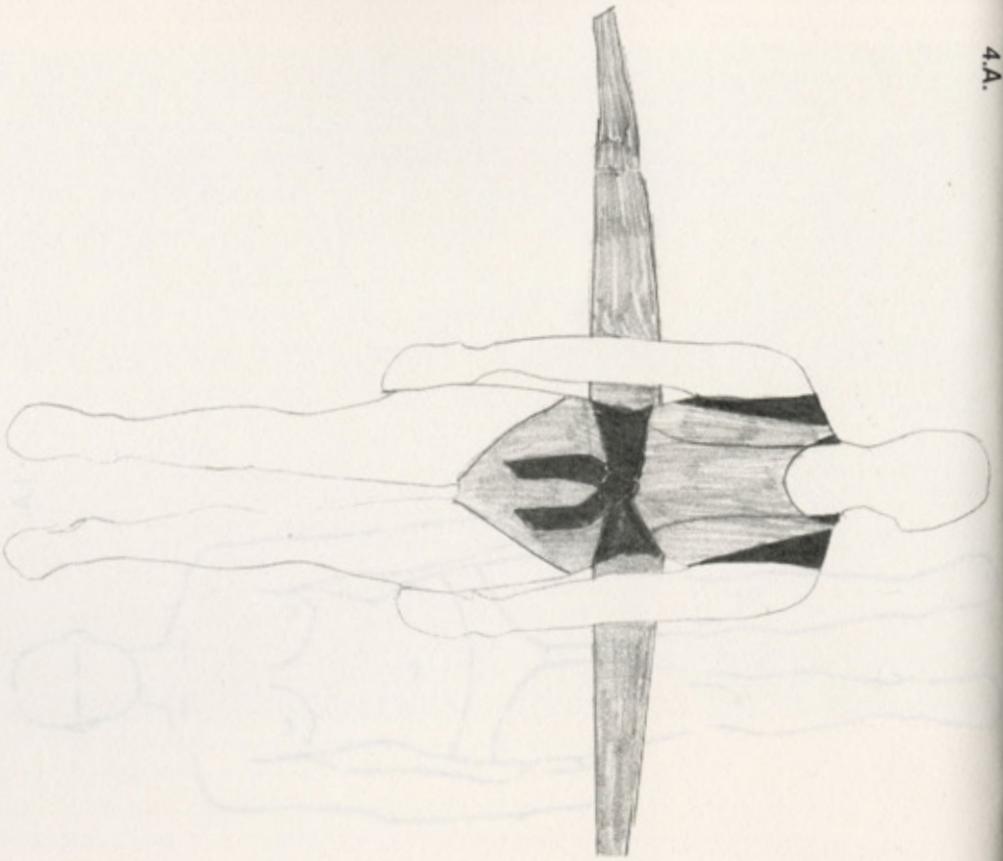


1.C.

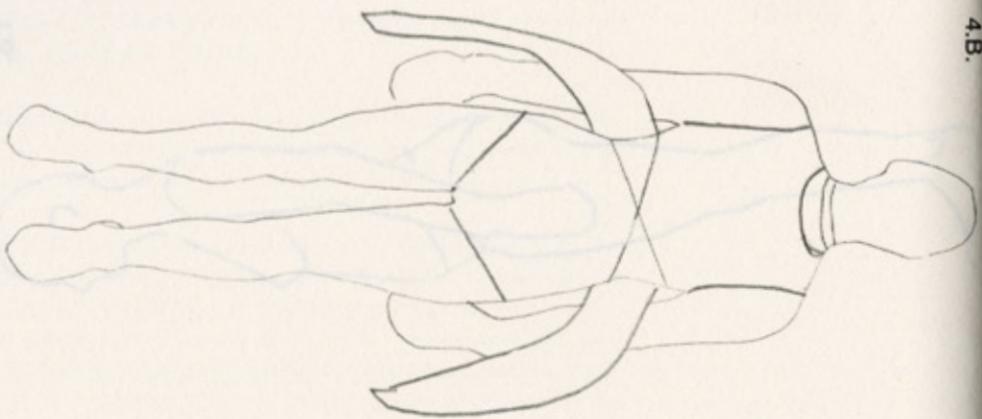


1.A. Gabari face
1.B. Gabari profil
1.C. Gabari trois-quarts dos

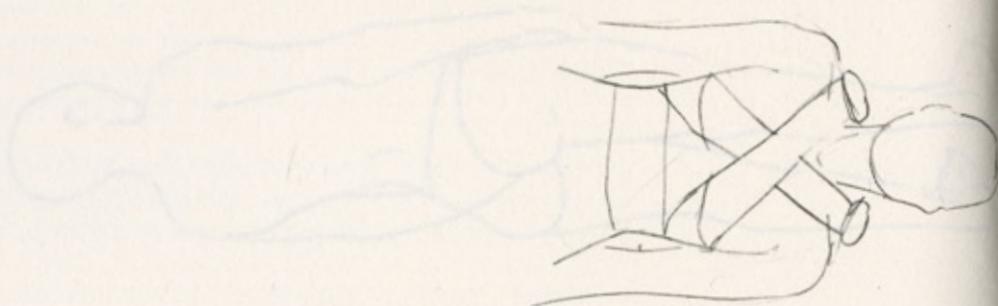
4.A.



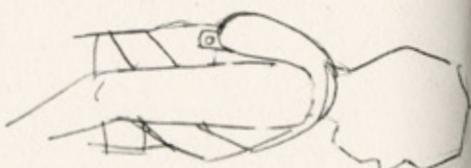
4.B.



5.A.

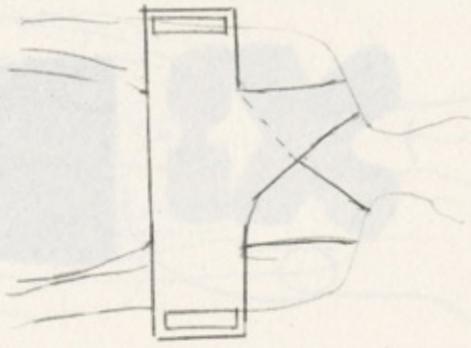


5.B.

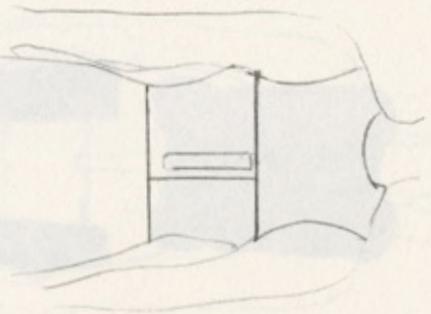


1.C. General extra-structure view
 1.B. Quasi-structure view
 1.A. Quasi-structure view

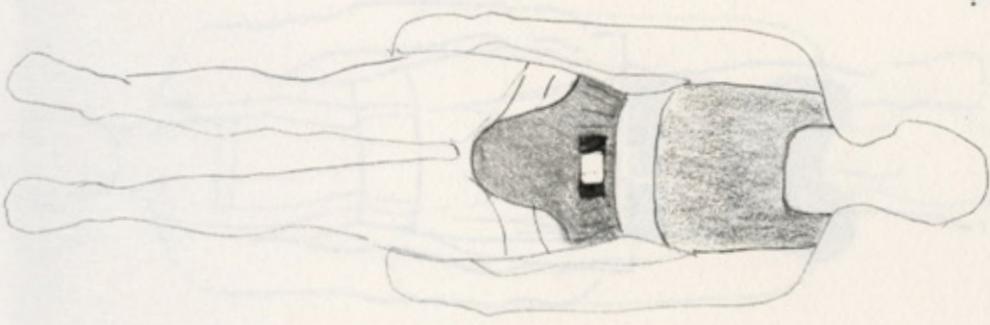
2.A



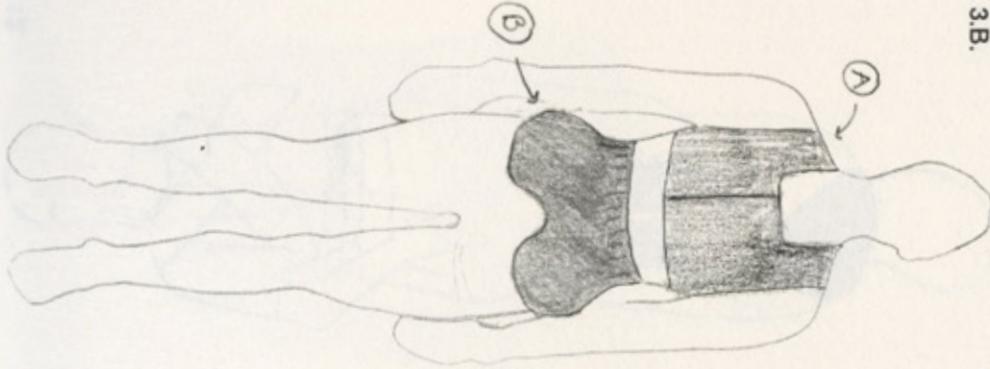
2.B.



3.A.

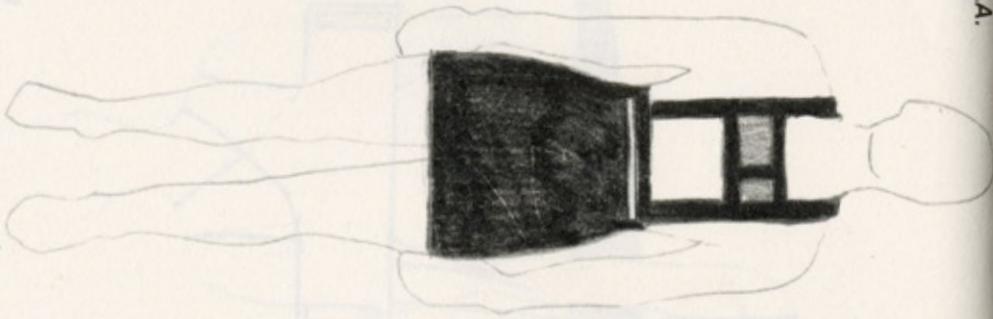


3.B.

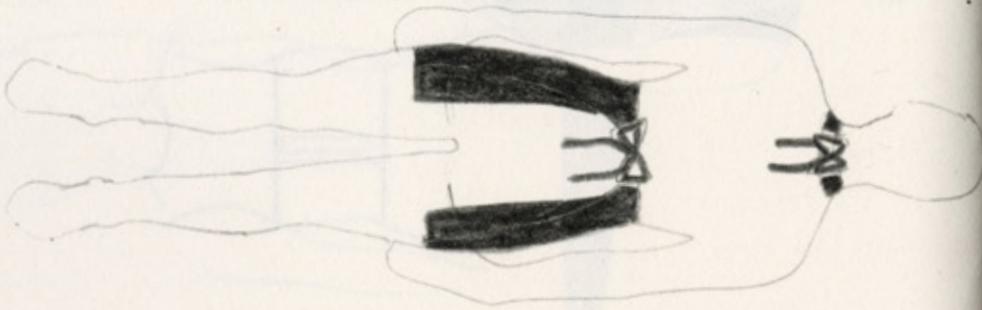


- 2.A. Brassière (vue face)
- 2.B. Brassière (vue dos)
- 3.A. Ensemble Brassière et Culotte-bouillotte (vue face)
- 3.B. Ensemble Brassière et Culotte-bouillotte (vue dos)
- 4.A. Body (vue face)
- 4.B. Body (vue dos)
- 5.A. Armure torsale avec poids (vue face)
- 5.B. Armure torsale avec poids (vue profil)

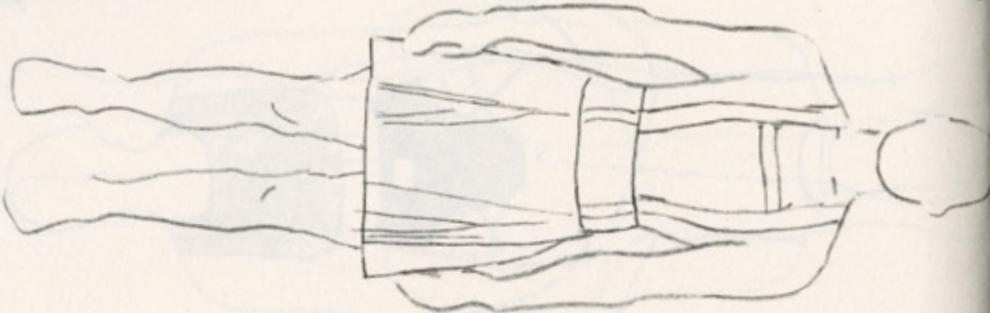
10.A.



10.B.



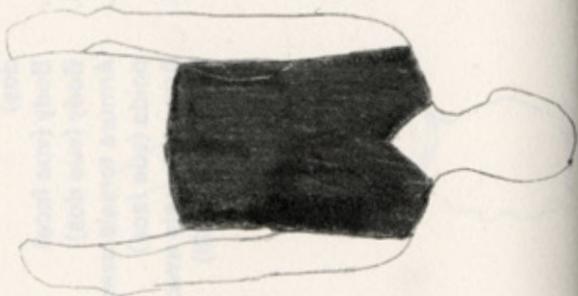
11.



12.

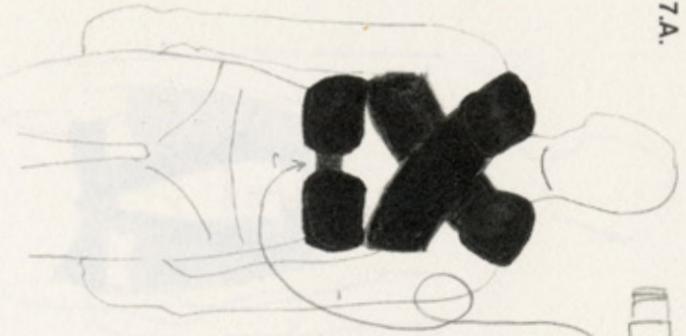


13.

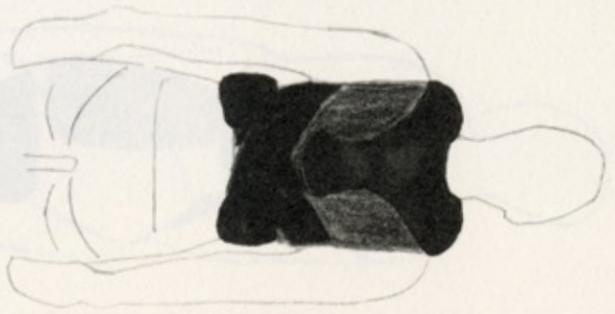


13.
 12.
 11.
 10.B.
 10.A.

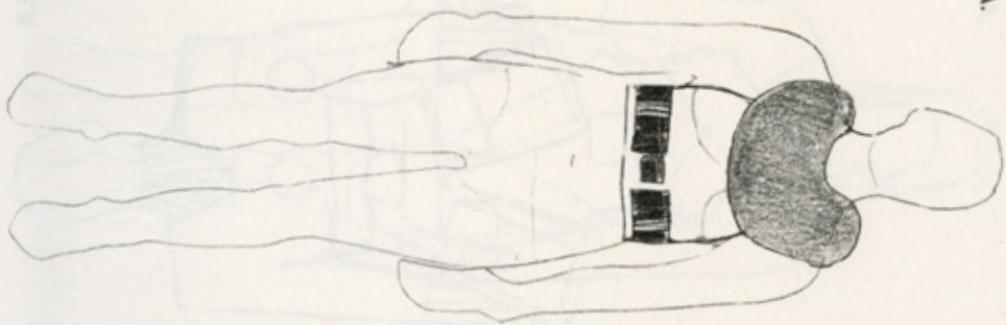
7.A.



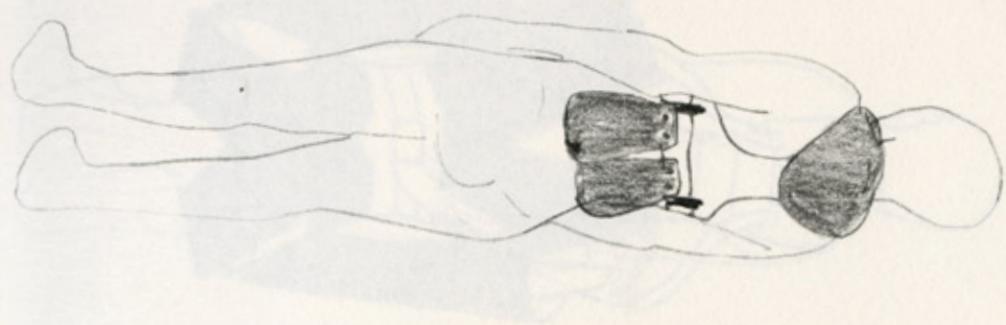
7.B.



8.A.

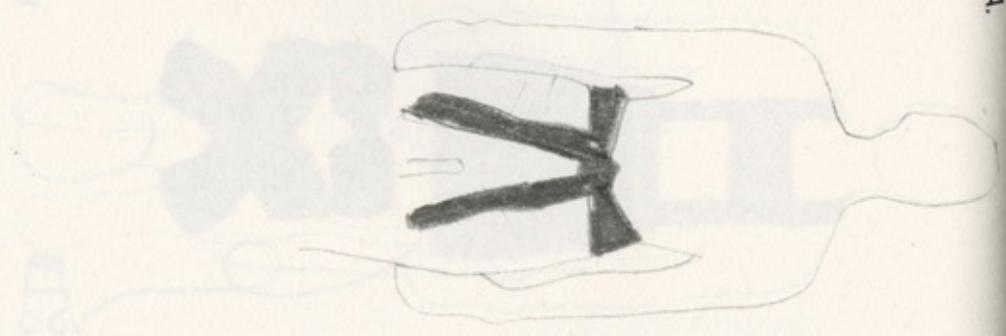


8.B.

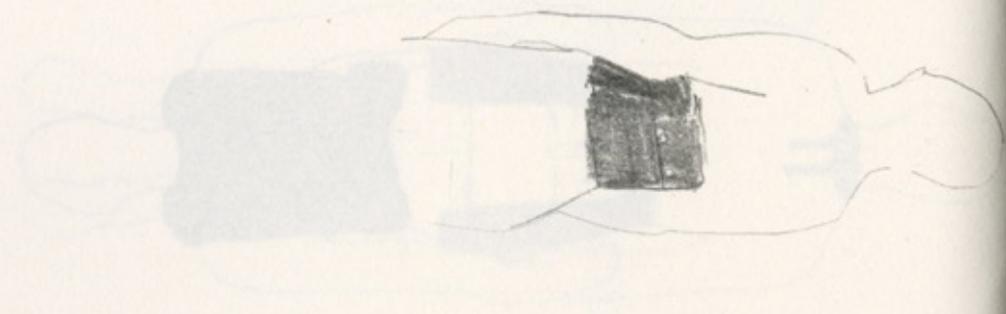


- 7.A. Armure torsale avec poids (vue face)
- 7.B. Armure torsale avec poids (vue dos)
- 8.A. Brassière avec poids suspendus (vue face)
- 8.B. Brassière avec poids suspendus (vue dos)
- 10.A. Tablier (vue face)
- 10.B. Tablier (vue dos)
- 11. Jupe d'écolière
- 12. Armure torsale légère
- 13. Tricot

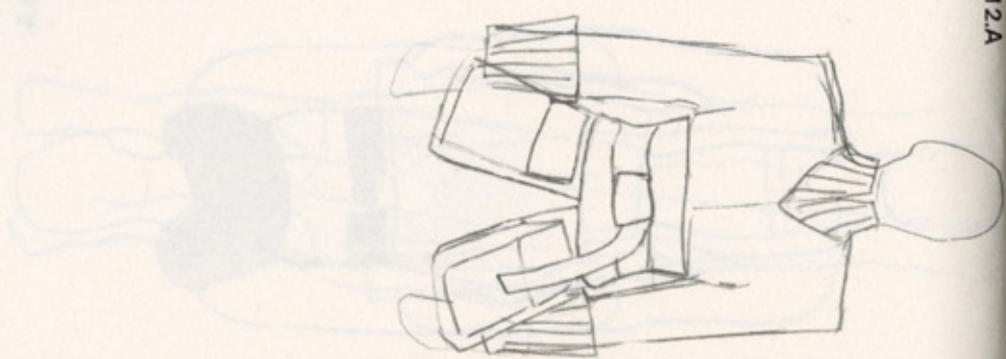
9.A.



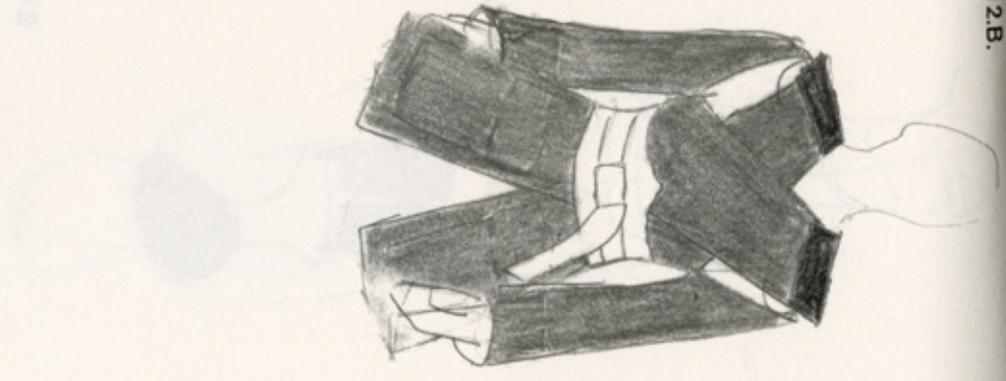
9.B.



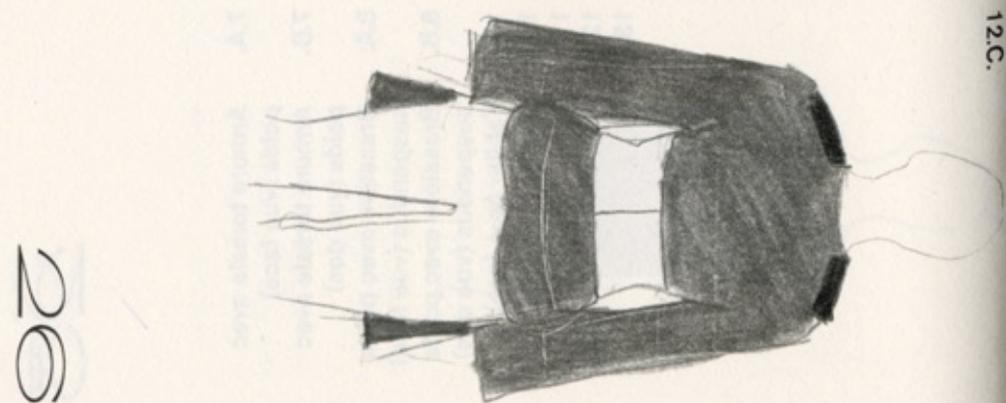
12A



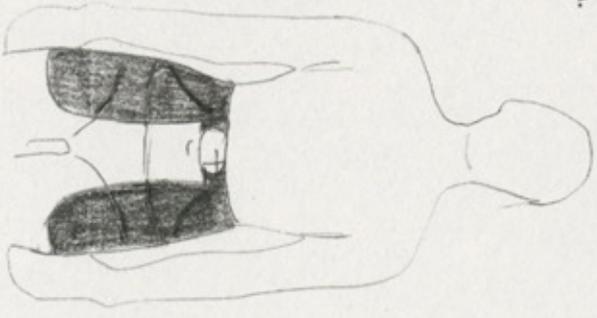
12B.



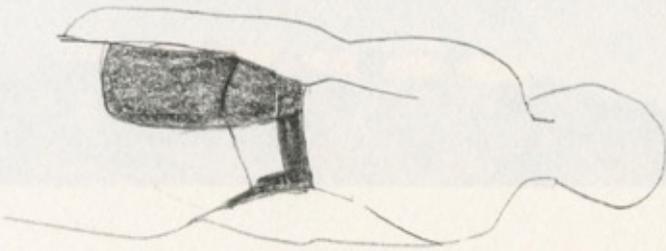
12.C.



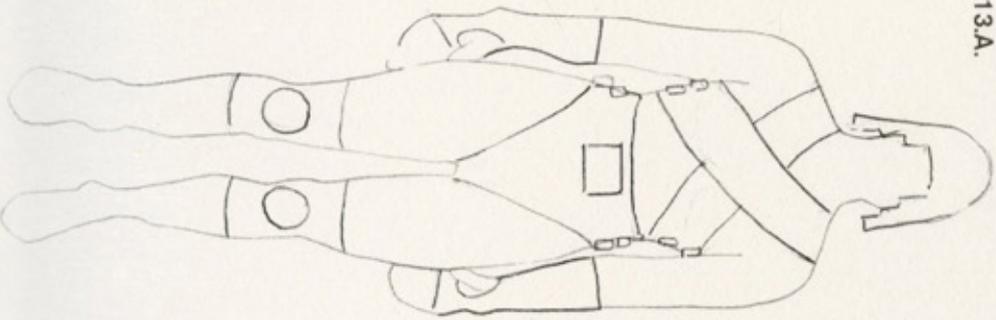
1.A.



1.A.



13.A.



13.B.



- 14.A. Poches de ceinture (vue face)
- 14.B. Poches de ceinture (vue dos)
- 15.A. Body Guerrière (vue face)
- 15.B. Body Guerrière (vue dos)
- 9.A. Poche abdominale (vue face)
- 9.B. Poche abdominale (vue dos)
- 12.A. Manteau V1
- 12.B. Manteau V2 (vue face)
- 12.C. Manteau V2 (vue dos)

141



142



143



144



145

145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200





